

“agité”, mais je le regarde en outre comme un “possédé”, cherchant midi à quatorze heures.

—Evidemment, il sait beaucoup, il a du flair. Il travaille et il acquiert avec une facilité surprenante... Mais... il y a un “mais” terrible à son passif... je crois, je suis convaincu qu’il terminera ses jours entre les quatre murs d’un cabanon, les bras enserrés dans une “camisole de force”.

Le professeur Hans Rhumster s’arrêta dans sa lecture et éclatant d’un bon gros rire :

—Ils ont eu tous les deux, dans des journaux et des revues, une polémique épouvantable, et ce qu’il y a d’amusant, c’est que si Clovis Thurnoff appelle Frédéric de Malthen un dément et un fou, celui-ci lui a répondu en le traitant de “ramolli et de crétin”... Il n’y a pas comme les sciences pour adoucir les mœurs.

—Mais voyons la fin de la lettre.

—Nous avons été assez liés il y a une dizaine d’années ! Mais toutes les fois qu’on n’est pas de son avis... Il se met dans de furieuses colères et sort de son calme apparent, lequel n’est qu’un masque d’emprunt, et bientôt il vous injurie.

—Vous me demandez, mon cher collègue, à quelle nationalité il appartient. Pour vous vrai dire, je n’en sais rien. Il a une très spacieuse habitation à Kronsberg, en Danemark ; mais il possède surtout une princière demeure à Lekno, dans le grand duché de Posen. Sa fortune, considérable paraît-il, consiste en mines de sel gemme... les mines de Yalta situées tout auprès de là.

—Maintenant, si vous voulez suivre le conseil que je me permets de vous donner, mon cher collègue, n’entreprenez rien avec ce maniaque démoniaque. Il ne vous en arriverait que de nombreux désagréments.

—Bien affectueusement,

“CLOVIS THURNOFF.”

—Eh bien ! s’écriait M. de Prévannes après la lecture de cette lettre, il faut immédiatement partir pour Lekno.

—Mais, mon cher monsieur, répliqua Hans Rhumster, pas avant d’avoir reçu vos passeports. Autrement, je suis convaincu que vous n’irez pas bien loin.

—Le fait est, reprit Charles Minières, que tu ne peux rien dissimuler. On devine à vingt pas, en te voyant, que tu es un officier français. Tu as même l’air d’avoir été dessiné par Dupré, Berne-Bellecour ou Detaille. Rien que ta moustache te trahit tout d’abord. Force était d’attendre.

Et remerciant le professeur de ses précieux renseignements, le docteur Minières et Maurice de Prévannes prenaient congé.

Et comme le docteur tendait la main à sa chère malade, celle-ci, rougissant un peu, lui demanda à mi-voix :

—Vous n’avez pas répondu à l’invitation de mon père, mon cher docteur. Moi, je vous la renouvelle. Après votre voyage, viendrez-vous nous voir à Vienne ?

Le visage de Charles Minières s’éclaira d’un large sourire :

—Mais certainement, ma chère demoiselle, répondit-il, et cependant, en voyant vos progrès si rapides comme santé, je pense que vous n’avez plus besoin de moi. Mais enfin, dans tous les cas, vous pouvez être certaine que ce sera avec le plus grand plaisir.

Le soir même de ce jour-là, comme Charles Minières et Maurice de Prévannes finissaient de dîner dans la salle commune de l’*Hôtel du Brochet*, le garçon vint auprès du capitaine, lui disant que quelqu’un désirait lui parler.

M. de Prévannes sortit précipitamment de table et se heurta à Justin Bréjon qui se trouvait dans le vestibule.

Il fallait une raison majeure pour que, enfreignant la consigne, l’ordonnance vint jusque dans l’hôtel même relancer son officier.

—Mon capitaine, lui dit-il à voix basse, c’est M. Auguste qui m’a fait marcher.

—Dis vite.

—Parce que... Je suis presque certain que j’ai vu... Conrad... Vous savez bien, l’épilé, à face de merlan avec des yeux de congre mort, le valet de chambre de M. de Malthen.

—Tu en es sûr ?

—Dame, mon capitaine, autant qu’on peut l’être. C’était entre chien et loup, autour de la place de Luther.

—Et tu l’as suivi ?

—Ah ! bien, oui ! Il a glissé tout comme une anguille mais je ne crois pas m’être trompé, allez ! Je jurerais bien que c’est sa face verte ! Alors j’ai tout de suite dit ça à M. Auguste et celui-ci m’a ordonné aussitôt de venir vous prévenir.

—Bien... retourne auprès de M. Auguste, et tiens-toi à ses ordres.

Le père Auguste se dépitant, après s’être fait dépeindre la face rasée du domestique et ses allures toutes particulières, battit inutilement pendant deux jours, les rues de la ville, aidé en ces courses par Justin qui décrivait en tous les sens des courbes et des zigzags également infructueux.

Justin s’était-il trompé, Conrad se trouvait-il réellement à Constance ?

Impossible pour l’instant de résoudre ce problème.

Enfin vers le dernier jour de la semaine, passeports en poche, l’expédition, c’en était bien une, prenait le rapide à la gare, et toujours par train express, gagnait très promptement Posen sans le moindre incident.

Que devenait pendant ce temps la malheureuse séquestrée ?

Sa vie continuait, uniforme et désolée.

Zorka était demeurée auprès d’elle.

Mais d’un œil perpétuellement anxieux, la Tzigane suivait les moindres mouvements de l’Excellence.

Si bien qu’un jour Fabienne finit par lui dire d’elle-même.

—Zorka, je te promets que tu n’as plus rien à craindre de moi.

—Pauvre fille ! poursuivit-elle, comme moi il te tient, il est ton maître. Il causerait ta mort, celle de celui que tu aimes... Non !... Je ne te ferais plus rien... je ne tenterai plus rien contre toi ! Je te le jure !

—Bien ! Excellence ! je vous remercie.

Mais la Tzigane secouait lentement la tête et le filtrant regard de ses prunelles montrait bien à Fabienne qu’elle n’était qu’à moitié convaincue.

Donc la vie recommençait à Retzow comme durant les précédents jours.

Mlle Chaligny n’apercevait jamais M. de Malthen.

Le monomane, comprenant qu’il devait être odieux à sa victime, avait du moins la discrétion de ne point se montrer à ses yeux.

L’hiver était dans toute sa rigueur. C’était cette température atroce que d’aucuns sont convenus d’appeler un beau froid sec.

Fabienne, essayant de prendre son horrible mal en patience, avait recommencé les promenades en traîneau, les séances de patinage, puis elle avait ajouté les promenades à pied dans le parc.

Le labyrinthe l’attirait, avec sa mystérieuse énigme, mais Zorka se refusait obstinément à lui faire connaître le “Sésame, ouvre-toi” de ses lacis.

Le banc sur lequel elle s’était affaissée, le soir de sa première tentative de révolte, recevait très souvent sa visite.

Elle venait fréquemment s’y asseoir, à l’entrée du boulingrin, qui, enseveli sous des frimas et des neiges, avait l’air d’avoir été sculpté et taillé dans un énorme et gigantesque bloc d’albâtre.

Et, inconsciemment peut-être, sa main avait ramassé un caillou tranchant, un silex, qu’elle avait découvert au pied du banc même.

Ce silex était coupant, acéré, et sa pointe dure et sèche pouvait venir à bout d’une écorce d’arbre.

Et tandis que Zorka gardait l’attelage du traîneau, à quelques mètres de là, Fabienne s’emparait de la pierre aiguë, qu’elle retrouvait à la même place, et dans le creux d’un orme gigantesque, avec la persistance énergique des découvreurs, elle décomptait et creusait sur l’écorce la lettre majuscule de son nom, un l’de dimensions assez fortes.

Ce travail lui avait demandé plusieurs séances.

—N’est-ce pas un instinctif désir, aussi banal que naturel, qui porte si fréquemment une pauvre âme en peine à prendre en quelque sorte les bois et les taillis comme discrets confidentes de ses chagrins.

Fabienne avait terminé la lettre l’ et elle allait commencer un M accolé, et en avait tracé les deux premiers jambages, lorsque la Tzigane s’aperçut de son travail.

Brusquement, venant à elle, Zorka lui arracha la pierre des mains et, bien au loin, la jeta à travers le bois impénétré et touffu en lui disant :

—Oh ! Excellence, ne faites pas cela !... S’il — jamais elle ne désignait autrement M. de Malthen — s’il arrivait à savoir !... c’est bien cruellement que je serais punie !

Fabienne ne répliqua rien.

Aussi bien à ses incisions sur écorce elle n’attachait aucune importance.

La nuit était venue et elle rentrait en sa luxueuse prison avec les dernières clartés du jour.

En regagnant son appartement, en pénétrant dans le salon où elle retrouvait la douce température due au constant calorifère, elle quittait sa lourde pelisse et l’abandonnait aux mains de Zorka, lorsque brusquement elle se retourna.

M. de Malthen était devant elle.

Poliment il s’inclinait, sans embarras et sans gêne.

—Je vous fais toutes mes excuses d’être obligé de vous importuner et de vous imposer ma présence qui a réellement l’air de vous être essentiellement désagréable ; mais je me vois dans la nécessité d’avoir recours à vous ?...

Un flot d’incarnat envahit le cou et le visage de Fabienne.

—Auriez-vous l’imprudence, s’écria-t-elle, de vous vouloir livrer encore sur moi à vos manœuvres infâmes ?... Oseriez-vous ?...

Un froid sourire plissa ses lèvres.

—Vous n’avez pas, je suppose, la singulière naïveté de croire que je vous retiens ici sans motif et sans cause... Je croyais vous avoir